

Les pronoms du siècle : avatars du Je-Nous

- 1^o Fernando PESSOA (1915), "Ode maritime", section VIII.
Fragments, traduction du portugais par Armand Guibert, revue par Judith Balso

A. Je veux m'en aller avec vous, je veux m'en aller
avec vous,
En même temps avec vous tous
Partout où vous avez été !
Je veux affronter vos dangers face à face,
Sentir sur mon visage les vents qui ont ridé les
vôtres,
Cracher de mes lèvres le sel des mers qu'ont baisées
les vôtres
Avoir les bras dans votre besogne, partager vos
tourments,
Arriver avec vous, enfin, à des ports
extraordinaires ! (. . .)
M'en aller avec vous, m'arracher — oh ! fous-moi le
camp ! —
Mon habit de civilisé, ma douceur d'action,
Ma crainte innée des prisons,
Ma vie pacifique,
Ma vie assise, statique, réglée et corrigée.

B. Ah ! Les pirates, les pirates !
La passion de l'illégal uni au féroce !
La passion des choses absolument cruelles et
abominables,
Qui ronge comme un rut abstrait nos corps
rabougris
Nos nerfs féminins et délicats
Et met de grandes fièvres folles dans nos regards
vides ! (. . .)
Prendre toujours glorieusement la part de
soumission Dans les événements sanglants et
dans les sensualités écartelées !

C. Les voyages, les voyageurs — il en est tant
d'espèces !

Tant de nationalités dans le monde ! Tant de
professions ! Tant de gens !
Tant de destins divers qui se peuvent donner à la
vie,
La vie, au bout du compte, au fond toujours,
toujours la même !
Tant de visages singuliers ! Tous les visages sont
singuliers
Et rien ne donne autant le sens du religieux que de
beaucoup regarder les gens.
La fraternité n'est finalement pas une idée
révolutionnaire.
C'est chose qu'on apprend de la vie extérieure, où il
faut tout tolérer
Et l'on en vient à trouver plaisant ce qu'on doit
tolérer,
Et l'on finit par quasiment pleurer de tendresse sur
ce qu'on toléra !
Ah, tout cela est beau, tout cela est humain et va
de pair
Avec les sentiments humains, si sociables et
bourgeois,
Si complexement simples, si métaphysiquement
tristes !
La vie fluctuante, diverse, finit par nous éduquer
dans l'humain.
Pauvres gens ! Pauvres gens que tous les gens !

2° Bertold BRECHT (1930), "La Décision".
Fragment de la scène 6. Traduction de l'allemand par Edouard
Pfrimmer

Le jeune camarade : Mais le Parti, c'est qui?
Reste-t-il dans un bureau, avec des téléphones?
Sont-elles secrètes ses pensées, inconnues ses
résolutions?
C'est qui le Parti?

Les trois agitateurs : Le Parti, c'est nous.
Toi, moi, vous — nous tous.
Dans ton veston il est au chaud camarade, et il
pense dans ta tête.
Où j'habite, il est chez lui ; où l'on t'attaque, il
combat.
Montre-nous le chemin que nous devons prendre, et
nous
Le prendrons comme toi ; mais
Ne le prends pas sans nous, le bon chemin.
Sans nous il est
Le plus mauvais de tous.
Ne te sépare pas de nous !
Nous pouvons nous tromper et tu peux avoir
raison, donc
Ne te sépare pas de nous !
Le chemin direct vaut mieux que le détour, nul ne
le conteste :
Mais si quelqu'un le connaît Et ne sait pas nous le
montrer, à quoi la science nous sert-elle?
Partage-la avec nous !
Ne te sépare pas de nous !

Le jeune camarade : J'ai raison, donc je ne peux pas
céder. Je vois de mes yeux que la misère ne peut
attendre.

Le chœur de contrôle : Eloge du Parti.
Car l'homme seul a deux yeux

Le Parti en a mille.
Le Parti connaît les sept États,
L'homme seul connaît une ville.
L'homme seul a son heure
Mais le Parti en a beaucoup.
L'homme seul peut être anéanti
Mais le Parti ne peut être anéanti
Car il est l'avant-garde des masses
Et conduit leur combat
Avec les méthodes des classiques, puisées
Dans la connaissance de la réalité.